

Christophe Luraschi

ALBERT DE L'ESPÉE
(1852-1918)

atlantica

DU MÊME AUTEUR

Le Château d'Ilbarritz, éditions Pyrénéennes, 1982.

Le Biarritz des Goélands, Biographie de P.-B. Gheusi, éditions Atlantica, 2002.

Conrad-Alexandre Gérard (1729-1790). Artisan de l'Indépendance américaine, éditions Séguier, 2008.

Couverture : Élodie Boisse

Mise en page : Caroline Viollier

ISBN : 978-2-7588-0482-6

© **atlantica**, Biarritz, 2013

Atlantica : 18, allée Marie-Politzer – 64200 Biarritz

05 59 52 84 00 – contact@atlantica.fr

Paris : 3, rue Séguier – 75006 Paris

Catalogue en ligne : www.atlantica.fr

Avant-propos

Quinze années se sont écoulées depuis la première édition de cette biographie du baron Albert de L'Espée. Je pensais alors que la publication de cet ouvrage mettrait un terme à de longues années de recherches consacrées à celui qui avait hanté ma jeunesse. L'environnement qui était alors le mien, le château d'Ilbarritz, avait tout naturellement poussé ma curiosité à mettre au jour l'existence de celui qui avait commandé les plans de la maison que j'habitais. Hélas, le fameux baron n'avait rien laissé de lui et son nom me semblait échappé d'un vieux conte ou d'un roman oublié. J'avais 14 ans lorsque j'entrepris mes premières recherches. Partant pour ainsi dire de rien, mis sur ses traces par quelques rares écrits de P.-B. Gheusi, j'allais désormais consacrer mes temps libres, mes lectures, mes déplacements à la poursuite de témoignages, à la chasse aux documents, à la découverte d'autres lieux qui me permettraient peut-être de mieux pénétrer la personnalité de celui qui avait décidé de l'étrange demeure qui me servait de toit.

De bibliothèques en châteaux, de fermes en salons, en Lorraine, en Bretagne, sur la côte d'Azur, à Paris ou dans les Alpes, les portes se sont ouvertes. Des témoins, déjà âgés à l'époque, disparus aujourd'hui ont partagé leurs souvenirs, Je pense, entre autres, à mademoiselle Clément de Belle-Isle, à madame Méline de Charmes, à monsieur Roland des Adrets de l'Esterel ou encore au chanoine Danigo et à monsieur Burin, de Montriond. Je ne peux également m'empêcher d'avoir une pensée émue pour le baron François de L'Espée, petit-neveu de mon héros, qui ne cessa de m'encourager dans mes investigations. L'Océan basque l'enleva trop tôt, au moment même où paraissait la première édition de cet ouvrage.

Depuis, de nombreux témoignages de lecteurs enthousiastes n'ont cessé de me rappeler l'intérêt que continue de susciter, partout où il a vécu, l'extravagant baron de L'Espée. Je me devais donc, pour ces lecteurs, d'apporter quelques modifications et de compléter le texte original par de nouveaux éléments.

Milan-Paris, mai 2013

TABLEAUX DE FAMILLE

(1595-1852)

Il existe au cœur de la vieille Europe une terre meurtrie parce qu'elle fut constamment convoitée, située sur le passage de toutes les invasions, une terre dont l'étude de l'histoire laisse une impression de profonde tristesse. Le peuple de cette terre est grand parce qu'il n'a jamais fléchi dans le choix de son appartenance entre deux races. Cette terre, c'est la Lorraine, la vieille Lotharingie, la Lorraine ducal rattachée à l'empire, devenue française avec Stanislas¹, la Lorraine condamnée depuis toujours à un sort précaire, cette « bonne terre nourricière » comme l'a dit Ausone², « ce beau jardin » comme l'avait lancé devant Metz le Roi-Soleil qui chevauchait, intrépide, vers l'Alsace. La fin de la monarchie absolue dans le sang et les larmes firent connaître à la Lorraine jusque-là privée de la moindre unité administrative et politique, un sentiment d'appartenance à la France nouvelle pour devenir, au XIX^e siècle, une province qui vibrait à l'unisson de la nation française. Depuis des générations, la langue de Molière

¹ Stanislas 1^{er} Leszczynski (Bamberg 1677-Lunéville 1766). Roi de Pologne en 1704. Chassé par Auguste II en 1712. Duc des Deux-Ponts, de Lorraine et de Bar. Beau-père de Louis XV.

² Decimus Magnus Ausonius (Bordeaux 309-394). Poète latin de la décadence, professeur de rhétorique à Bordeaux, préfet d'Italie et des Gaules. Consul. Fut poète à la Cour des rois d'Austrasie, partie orientale de la monarchie mérovingienne entre Meuse et Rhin.

s'était imposée dans l'administration et dans la fraction instruite de la population même si dans les campagnes, les paysans parlaient encore des patois germaniques, même si des langues apparentées à l'allemand restaient le parler des domestiques.

La Lorraine, c'est la terre qui vit naître Albert de L'Espée. Une Lorraine unie, celle des duchés et celle des trois évêchés de Metz, de Toul et de Verdun rassemblés. Le père d'Albert, et le père de son père, et toute sa vieille lignée étaient restés, depuis toujours, fidèles à ce sol rude et froid qui forgea tant de si grands caractères. Le premier L'Espée, dont nous trouvons la trace et qui vivait entre Nancy et Épinal, Mangin de L'Espée, avait reçu en 1494 d'Henri de Chastel l'autorisation d'édifier à Lebeuville³, village de très lointaine origine, une maison d'habitation avec dépendances de ferme. Mangin n'était pas noble malgré la particule qui précède son nom. Peut-être était-il toutefois issu d'un ancien lignage, car on trouve des L'Espée appartenant à la noblesse dès 1382 dans les actes testamentaires de l'officialité de Besançon. Il y avait aussi deux autres familles du même nom⁴. La première, originaire de Saint-Pierre-du-Breuil en Normandie, avait été anoblie au milieu du xv^e siècle, et avait pour auteur un certain Jean de L'Espée. La seconde était établie dans les Flandres. En Lorraine, vers 1530, on trouve également un autre L'Espée, prénommé Domenge⁵, qui occupait les fonctions de gouverneur des salines de Marsal, fonctions récompensées par des lettres de noblesse qui lui furent données en 1539.

Aucune filiation entre ces différents L'Espée ne pouvant être établie, c'est en 1595, avec François de L'Espée, qu'il faut identifier le premier ancêtre connu d'Albert. François fut anobli par le duc Charles III, en considération des services qu'avait ren-

³ Lebeuville, département de Meurthe-et-Moselle, canton de Haroué. Village dont l'existence est connue depuis 957.

⁴ Ces deux familles se sont éteintes avant la révolution de 1789.

⁵ Domenge de L'Espée n'eut que deux filles, dernières représentantes de cette famille.

du à son souverain Nicolas Louys⁶, seigneur de Saint-Vallier et receveur de Charmes, dont François avait épousé la fille Adeline. François de L'Espée naquit à Lebeuville vers 1560. Il devait être honorablement connu et disposer d'une belle fortune. Il possédait d'ailleurs à Charmes un important moulin, symbole du droit féodal, qu'il revendit à son duc en 1618. Une fille de François, Catherine, fit, elle aussi, un heureux mariage en épousant Nicolas Fériet, seigneur de Pulligny, positionnant ainsi la notoriété de la famille sur les rives de la Moselle.

Ainsi, avec la génération suivante, les L'Espée prirent naturellement une part officielle dans la vie de leur province. Jean de L'Espée⁷, aîné de François, avait épousé la fille de Vian-Pistor Le Bègue, conseiller et secrétaire d'État du duc Charles IV, seigneur de Germiny, tenu dans la plus haute considération de son prince qui l'avait mandaté pour d'importantes négociations diplomatiques. Jean de L'Espée commença sa carrière comme avocat au siège bailliager de Nancy puis devint juge assesseur au bailliage de Mirecourt. Il finit, à l'apogée de sa belle ascension, avec la charge de secrétaire d'État du duc de Lorraine. Lebeuville, modeste village du canton d'Haroué fut, dès 1623, la résidence de Jean⁸.

Le fils de Jean, Jean-Philippe de L'Espée⁹, seigneur de nombreux fiefs, délaissa Lebeuville détruit par la guerre et abandonné par ses habitants, pour racheter toutes les possessions du châ-

⁶ Nicolas Louys de Saint-Vallier, anobli en 1555 par Charles III de Lorraine. Le nom de cette famille s'est éteint avec les trois arrière-petites-filles de Nicolas.

⁷ Jean de L'Espée (1593-1645). Par son mariage avec Anne Le Bègue de Germiny, le comté de Germiny resta indivis entre les familles de L'Espée et Le Bègue jusqu'en 1710. Les parts de ce comté furent échangées par François-Paul de L'Espée (1668-1717) contre celles que la famille Le Bègue possédait à Lebeuville.

⁸ Les vestiges de l'ancienne maison seigneuriale de Jean de L'Espée sont encore visibles, près de l'église paroissiale de Lebeuville.

⁹ Jean-Philippe de L'Espée (1633-1698), écuyer, seigneur en partie de Lebeuville, de Saint-Vallier, des voueries de Crespey et de Viternes.

teau de Charmes¹⁰, ravagé par les Suédois en 1635. La petite cité vosgienne située sur les bords de la Moselle, blessée par tant de pillages, de massacres, d'incendies et de famines tout au long de son histoire, avait été prise par Charles le Téméraire qui n'avait laissé derrière lui qu'une ruine fumante. Elle fut saccagée par les Français à l'époque des événements lamentables du règne de Charles IV de Lorraine, engagé avec les adversaires du protestantisme au secours du Saint-Empire, attirant sur lui les vengeances du Roi de France trop heureux de trouver là un prétexte pour envahir un pays dont il avait résolu la conquête depuis longtemps.

Les descendants de Jean-Philippe, en contractant les alliances les plus sûres et en témoignant d'une fidélité infailible aux ducs puis au Roi en servant leurs armées et leurs villes, tenaient désormais un rôle prépondérant dans toute la Lorraine. François-Paul obtint la charge de prévôt de Charmes en 1698, puis celle de chef de Police en 1703, avant de devenir capitaine des chasses au bailliage de Châtel. Antoine de L'Espée, seigneur de Charmes et d'Esseigney, reçut Stanislas, duc de Lorraine, ancien roi de Pologne, lors de sa visite en 1761. En 1814, Hyacinthe de L'Espée¹¹, qui était maire de sa ville fut, avec son père, le seul à présenter ses respectueux hommages au comte d'Artois, futur Charles x, lors de son passage à Charmes. Ce qui les fit désigner tous deux, au retour de l'Empereur un an plus tard pour être exilés...

En 1767, Joseph de L'Espée, chevalier, seigneur de Lebeuville, de Villacourt et du fief de Gramont était officier au régiment des Gardes du Corps lorsqu'il fit l'acquisition de la baron-

¹⁰ La maison édifée par la famille de L'Espée à l'emplacement de l'ancien château de Charmes est restée dans la famille jusqu'en 1891. Elle fut offerte par sa dernière propriétaire, Céline de L'Espée (1820-1891) à l'évêché pour qu'elle soit transformée en maison de retraite pour prêtres âgés. La place sur laquelle la maison est bâtie a pris le nom de place de L'Espée à la même époque.

¹¹ Hyacinthe de L'Espée, né en 1798, brigua sans succès en 1830 le poste de sous-préfet de Mirecourt. Son épouse, Élisabeth de Cholet, était la petite-fille du baron de Cholet, fusillé

nie de Froville, ancienne possession de la puissante famille de Bildstein. Situés à quelques lieues seulement de Charmes, la terre de Froville et son beau château n'allaient désormais plus changer de mains jusqu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale¹².

À l'époque de la Révolution, Jean-François, baron de Froville, fils de Joseph de L'Espée, prit parti aux assemblées de la noblesse tenues à Bar-le-Duc où ses fonctions de lieutenant des Maréchaux de France l'avaient mené. En 1793, son père fut conduit avec sa femme et le second de ses fils dans une maison d'arrêt du Comité révolutionnaire de Charmes pour avoir caché, derrière le fourneau de ses cuisines, des saints de bois que lui avait confiés le curé de Charmes. Ils n'obtinrent la promesse d'échapper à leur pénible détention qu'en échange de leurs titres et papiers relatifs à la noblesse, documents brûlés publiquement par un bataillon de Marseillais qui causèrent de grandes dévastations dans toute la ville de Nancy et ses environs¹³. La famille de L'Espée n'eut pas à souffrir davantage de ces funestes événements : aucun L'Espée ne fut emporté dans la tourmente d'un des épisodes les plus tragiques de notre histoire et Froville put retrouver, dès 1798, ses occupants légitimes. Sous le Consulat, la famille restée fidèle à la dynastie des Bourbon, refusa tout net d'être sous les ordres de Bonaparte. Mais sous l'Empire, elle servira contre son gré Napoléon I^{er}... En 1804, Jean-François de L'Espée reprit son titre que la révolution lui avait interdit de porter jusque-là et suivant l'usage établi en Lorraine comme en Allemagne, ses trois fils portèrent le titre de baron avec lui.

¹¹ (*Suite*) à Quiberon en 1795 après le débarquement tragique des émigrés royalistes sur la côte bretonne.

¹² Le château de Froville fut vendu vers 1938 par le général de L'Espée à un ordre religieux. Depuis 1974, neuf copropriétaires se partagent la magnifique demeure.

¹³ Lettre de 1818 de Joseph de L'Espée (1781-1827) adressée à son colonel qui lui avait demandé de justifier le port du titre de baron de Froville et qui relate les épreuves de la famille pendant la Révolution.

Plus grands par leur attachement au service de leur pays que par leur nombre, les L'Espée n'étaient donc plus que trois, au début du XIX^e siècle, à assurer la pérennité de leur nom ; trois frères, Casimir, Joseph et Théodore, qui chacun, connurent des destins et des fortunes différents.

Casimir¹⁴, qui était le cadet, vécut entre son bel hôtel de Nancy et son château de Sandronviller. Polytechnicien de la promotion 1811, il fit une carrière de militaire comme capitaine au Corps Royal d'Etat-major, devint l'aide de camp et l'ami fidèle du maréchal Molitor. Délaissant l'armée, la carrière politique de Casimir de L'Espée n'en fut pas moins glorieuse. Il fut élu député de la Meurthe de 1833 à 1837, puis à nouveau de 1839 à 1842, après deux années passées à Auch où il avait été nommé comme préfet. Il obtint aussi à l'unanimité de ses administrateurs la présidence de la Compagnie des Chemins de Fer de l'Ouest. Mais surtout, Casimir de L'Espée avait épousé Aglaé Monnier¹⁵, fille du receveur de la Meurthe, nièce du fameux maréchal Ney¹⁶, duc d'Elchingen, prince de la Moskowa. La famille d'Aglaé Monnier était encore alliée aux Molitor, aux banquiers Laffitte, à toutes ces familles respectées pour leur courage guerrier ou pour leurs formidables richesses, bien souvent constituées à la faveur de la révolution. Le fils aîné de Casimir, Henry de L'Espée, naquit

¹⁴ Casimir de L'Espée (1793-1876). En 1848, alors que la révolution chassait du trône Louis-Philippe, la duchesse d'Orléans dut s'enfuir précipitamment de la Chambre des députés lorsque la foule envahit la salle. Elle se réfugia chez le maréchal Molitor, mais l'un de ses fils, le jeune duc de Chartres, était resté aux mains de certains députés. Le duc de Chartres fut sauvé in extremis du piétinement de la foule par un huissier dévoué à la monarchie. Ce dernier confia le petit prince à Casimir de L'Espée, alors questeur de l'assemblée, qui s'employa à le remettre à sa mère vêtu comme un enfant du peuple. De là naquit une importante correspondance entre Casimir de l'Espée et Louis-Philippe.

¹⁵ Aglaé Monnier (1803-1858) était la fille de Claude Monnier (1772-1819) et de Marguerite Ney (1772-1855).

¹⁶ Michel Ney (1767-1815), fils d'un tonnelier de Sarrelouis. Maréchal de France en 1804, duc d'Elchingen en 1808, prince de la Moskowa en 1813.

en 1827 à Jarville, faubourg de Nancy, sous les lambris du château de la Malgrange, l'ancien palais de Stanislas, propriété du grand-père Monnier rachetée au Maréchal Ney en 1808. Comme son père, Henry fut élève de l'école polytechnique et siégea au conseil d'administration de la Compagnie des Chemins de Fer de l'Ouest. Sa notoriété ne lui viendra cependant qu'avec sa mort tragique. Nous aurons l'occasion d'y revenir, comme d'ailleurs nous aurons à reparler du destin de son frère Gaston. Casimir de L'Espée mourut à Sandronviller en 1876 après avoir été, pendant plus de dix ans, le tuteur de son petit-neveu Albert.

Joseph de L'Espée¹⁷, l'aîné des trois frères, se destina lui aussi à la carrière militaire et s'illustra avec zèle et courage, comme nombre de ses ancêtres avant lui, à servir sa patrie. Onze campagnes dont celles de Saint-Domingue, de Hollande, de Dalmatie, combattant à la tête de cinquante soldats, plus de six cents insurgés autrichiens, ôtant seul la vie à plus de soixante d'entre eux, firent de Joseph de L'Espée le grand militaire de la famille. En 1815, Joseph de L'Espée venait à peine d'être nommé chef des grenadiers de France lorsque Napoléon débarqua de l'île d'Elbe. Plutôt que de prendre part à l'infâme trahison des régiments insurgés et des moments de révolte qui suivirent et mirent la France en deuil, Joseph de L'Espée se retira dans ses quartiers, à Nancy. Après les Cent Jours, il se rendit à Paris pour recevoir du Roi la restitution de son grade et sa nouvelle affectation. Son dossier militaire mentionne qu'il était « un officier recommandable par son service et son attachement connu à la famille royale, officier instruit, de bonne conduite et d'une éducation soignée ». Il fut le dernier à porter le titre de baron de Froville. Son riche mariage avec Élisabeth Lambert de Ballyhier lui per-

¹⁷ Joseph de L'Espée (1781-1827) avait été l'aide de camp du général Poitevin, baron de Maurellan. Il finit sa carrière comme chef d'escadron de gendarmerie royale à Metz, officier de la Légion d'honneur, chevalier de l'ordre de Saint-Louis.

mit de se retirer sur sa terre de Bouvigny¹⁸ dans la Meuse, et sa descendance s'arrêta avec sa petite-fille Marie-Louise de L'Espée, unie à un Firmin-Didot¹⁹.

Enfin, le troisième et dernier frère, Théodore²⁰, grand-père d'Albert, aurait pu également connaître une brillante carrière dans les armes. Mais il préféra consacrer une grande partie de son existence « avec activité, intelligence et succès » à l'exploitation du grand domaine dont il était propriétaire à Bainville-aux-Miroirs²¹. Il fut un zélé partisan des réunions territoriales et apparaît sur la liste des souscripteurs relative à la fondation de l'établissement agricole de Roville, près de Bainville, initié par le célèbre agronome Christophe Mathieu de Dombasle. Il était un membre influent de la société d'agriculture de Nancy et maire de son village de Froville jusqu'à ce que la révolution de 1848 instaure la république. Il avait épousé en 1812 Adélaïde de Pardieu, fille du comte Guy Félix de Pardieu, maire de Saint-Quentin pendant la révolution, ardent patriote et démocrate qui eut à subir de dures épreuves : destitué comme maire, incarcéré par les Feuillants en 1793, il ne dut sa liberté qu'à la réaction du 9 thermidor qui vit la chute de Robespierre. Théodore de L'Espée eut de son épouse six enfants dont deux seulement survécurent : un fils, Édouard, et Adèle qui devint comtesse de Martimprey de Romécourt et qui mourut à Blâmont en 1870.

Édouard de L'Espée, le garçon né en 1820²², était le père d'Albert. Adélaïde de Pardieu n'eut point la joie de connaître son

¹⁸ Le château de Bouvigny, à Dommary-Baroncourt, fut vendu par le fils de Joseph de L'Espée à l'homme d'affaires Edmond Goudchaux. Bouvigny, transformé en corps de ferme, est aujourd'hui méconnaissable.

¹⁹ Marie-Louise de L'Espée (1865-1944) épousa en 1889 Albert Firmin-Didot, de la célèbre dynastie des éditeurs parisiens.

²⁰ Théodore, Jean-François, baron de L'Espée (1783-1861).

²¹ Bainville-aux-Miroirs, village situé au bord des rives de la Moselle, département des Vosges, non loin de Charmes.

fil officier ni d'assister à l'heureux mariage qu'il allait contracter. Elle mourut, jeune encore, au château de Froville le 29 septembre 1835. Pour satisfaire la condition première fixée dans le contrat de son mariage, c'est-à-dire qu'il renonçât à la vie militaire, Édouard de L'Espée, ancien élève de Saint-Cyr de 1841 à 1843, présenta sa démission de l'emploi et du grade de lieutenant au 7^e régiment de Dragons qu'il occupait à Lunéville. Édouard de L'Espée avait en février 1851 à peine 30 ans, et comptait déjà presque dix ans de service dans ce corps d'officiers de cavalerie. Dans le rapport de cette démission, le colonel du 7^e Dragons, Michel Ney, fils du Maréchal, avait précisé que Monsieur de L'Espée quittait le service pour contracter une union très avantageuse sous le rapport de la fortune et des plus convenables quant à la position de sa famille.

Effectivement, le seul nom de la future évoquait à la fois l'ancienneté, la respectabilité, la puissance et une fortune parmi les plus enviables du pays messin. L'ascendance de Marie de Gargan était prouvée jusqu'en 1320 et puisait son origine en Picardie. Le père de Marie, le baron Théodore de Gargan²³ était un ingénieur zélé, sorti de Polytechnique en 1810. Avant de se fixer à Thionville, il avait parcouru l'Afrique en tous sens. Il en revint riche d'études particulièrement remarquables en géologie. Sans fortune mais audacieux, il sut se faire apprécier du tout puissant maître de forges locales, François de Wendel²⁴, en tentant de soustraire aux Prussiens un atlas minier de la plus haute importance, puis en découvrant un important gisement de houille en sous-sol mosellan. Le décès de François de Wendel, survenu en 1825, aurait pu

²² Édouard de L'Espée (1820-1855).

²³ Théodore Charles Joseph de Gargan du Chastel (1791-1853) fut membre du Conseil général de la Moselle en 1829 mais il donna sa démission.

²⁴ François de Wendel (1778-1825) qui se destinait à une carrière de marin fut contraint de quitter la marine royale lors de la Révolution. De retour d'émigration en 1802, il racheta

contraindre Théodore de Gargan à quitter l'entreprise. Mais la même année, la mort prématurée de sa jeune épouse, Eugénie de Beaufort, changea la destinée du jeune ingénieur. Madame de Wendel, veuve et désormais seule avec quatre enfants²⁵ encore trop jeunes pour assumer la lourde succession, en décida autrement : elle proposa au précieux collaborateur de quitter le Corps Royal des Mines pour assurer la direction des forges alors en pleine expansion et elle lui offrit la main de sa fille aînée, Marguerite de Wendel. Dès lors, le sort de la famille de Gargan allait être lié, pendant plus d'un siècle, à celui de la puissante dynastie de Wendel.

Comme les L'Espée, les Gargan et les Wendel étaient catholiques, d'un catholicisme austère, presque teinté de jansénisme. Comme les L'Espée, les Gargan et les Wendel étaient royalistes légitimistes. S'ils s'étaient un temps égarés, contraints par les lendemains difficiles des bouleversements que la France venait de vivre en servant Napoléon, ils se rallièrent très vite à Louis XVIII, à Charles X, admirèrent à regret l'arrivée au pouvoir de Louis-Philippe, et restèrent extrêmement méfiants à l'égard de Louis-Napoléon que l'Assemblée nationale venait, en 1848, de proclamer président de la République.

Si la famille d'Édouard de L'Espée avait passé sans trop de peine l'épisode de la Révolution, la famille de Marie de Gargan avait payé un lourd tribut à la Terreur : une grand-tante Gargan avait été guillotinée à Cambrais, un parent du côté des Wendel, Gabriel Palteau de Veymerange, s'était défenestré pour échapper aux révolutionnaires, Louis de Balthazar, fils d'une Wendel, jugé

²⁴ (*suite*) les forges familiales d'Hayange et ressuscita l'entreprise. Maire d'Hayange en 1807, conseiller général de Moselle en 1808, député de Thionville en 1815, chevalier de la Légion d'honneur en 1816, officier en 1819.

²⁵ Ces quatre enfants sont Victor-François de Wendel, dit « Franclét » (1807-1850) marié à Pauline de Rosières, Marguerite de Wendel (1804-1851) mariée au baron Théodore de Gargan, grand-mère d'Albert de L'Espée, Caroline de Wendel (1812-1837), mariée au vicomte

comme provocateur au rétablissement de la royauté, monta sur l'échafaud pour avoir été surpris portant sur lui le portrait miniature de Louis XVI. Ignace de Wendel²⁶ enfin, l'aïeul fondateur du Creusot, obligé de fuir les meutes sanguinaires, avait perdu patrie, fortune et enfants, et s'était suicidé en absorbant une forte dose d'opium en terre allemande. Les usines enfin, fierté de la famille, nées presque un siècle plus tôt de l'audace et du courage de Martin de Wendel²⁷, avaient été abandonnées à un régisseur aux ordres de la République qui, faute d'argent et de bras, abandonna le domaine d'Hayange dans la plus grande désolation. Le calme revenu, ce ne sera qu'en 1803 que l'arrière-grand-père d'Albert de L'Espée, François de Wendel, bien que ruiné, put à nouveau retrouver son fief et reconstruire, dans l'effort et l'intelligence, les bases de ce qui deviendra plus tard le plus grand empire sidérurgique de Lorraine.

Le père de Marie de Gargan, le baron Théodore I^{er}, et l'oncle d'Édouard, le baron Casimir de L'Espée, avaient gardé de leur rencontre à Polytechnique une amitié sans faille qui ne prit fin qu'avec le décès du premier. D'ailleurs, Théodore de Gargan, à la tête des entreprises d'Hayange depuis son mariage avec Marguerite de Wendel, s'était vu témoigner à de nombreuses reprises certaines marques de sympathie. À plusieurs reprises son ami député lui offrit les bienfaits d'une influence reconnue. C'est aussi cette amitié qui permit à Édouard de L'Espée de rencontrer sa future épouse alors que rien encore ne le prédisposait à interrompre une carrière militaire brillante. Si la fortune d'Édouard de L'Espée, au

²⁵ (*Suite*) Maurice du Coëtlosquet et Charles de Wendel (1809-1870) à qui revint la charge de perpétuer l'entreprise et le nom.

²⁶ Ignace de Wendel (1741-1795), trisaïeul d'Albert de L'Espée, fondateur des forges du Creusot, ami de Goethe.

²⁷ Martin de Wendel (1665-1737). Premier maître de forges de la dynastie. Il acheta Hayange en 1704. Anobli en 1727, il fut conseiller du Roi, secrétaire de la Maison et Couronne de France en la chancellerie établie au Parlement de Metz.

moment de son mariage, n'était pas négligeable, celle de Marie était parmi les plus belles et les plus convoitées de la province. Être la petite-fille de François de Wendel, c'était, au milieu du XIX^e siècle, appartenir à l'une des familles les plus puissantes de Lorraine, c'était régner sur Hayange et six hauts-fourneaux, sur Moyeuvre et quatre hauts-fourneaux, sur Stiring, la cité nouvelle bâtie en forme de W et qui devint Stiring-Wendel, faisant d'un nom de famille un nom de lieu. C'était affirmer la puissance en possédant les usines les plus modernes de France, plus encore que celles du Creusot, passées aux mains de la famille Schneider après la Révolution. C'était produire trente mille tonnes de fonte par an, et vingt mille de fer. C'était aussi la responsabilité de deux mille ouvriers entièrement dévoués à la famille, effectif qui, vers 1870, passera à dix mille et à près de cinquante mille à la fin du XIX^e siècle.

Le mariage des parents d'Albert de L'Espée, célébré en grande pompe en la vieille église d'Hayange le 19 février 1851, fut un mariage d'union de pensées. Mais il était aussi et surtout un mariage d'amour. Cela se savait, et la population de la petite cité sidérurgique s'était déplacée en masse pour admirer le jeune couple et partager son bonheur. Comme à chaque événement heureux, Hayange sortait de sa torpeur, et bien qu'aucun haut fourneau ne cessât de battre la cadence, la petite ville tout entière prenait part à la joie de la famille. Hayange, cité industrielle, devenait pour quelques heures plus élégante que les plus beaux quartiers de Metz et concentrait au château quelques bonnes pages de l'armorial de Lorraine : Metz s'était déplacée en masse. Les cousins de l'épouse d'abord, avec les familles du Coëtlosquet, Baudinet de Courcelles, Turlure de Vellecourt, de Rosières, de Balthazar, Marin des Bouillères. Nancy aussi, avec les Ravinel, de Pardieu, Richard d'Aboncourt, de Cholet, d'Huart et de Martimprey, parents et alliés des L'Espée, les amis enfin, de la politique, des armes, de la finance et des arts, du clergé aussi dont Monsei-

gneur Dupont des Loges, l'évêque patriote... Dans l'église, trop petite, une absence avait été cependant remarquée, une absence qui n'avait pas tardé à provoquer les rumeurs les plus contradictoires au sujet de la santé fragile de Marguerite de Wendel, mère de la mariée, restée souffrante au château d'Hayange. Elle avait préféré attendre avec impatience le retour de son monde pour le bal qui allait être donné le soir même. Le mariage d'Édouard de L'Espée fut sa dernière joie. Vingt jours plus tard, Marguerite de Wendel, baronne de Gargan, s'éteignit à 46 ans, emportée par une maladie aussi soudaine qu'impitoyable. Ce deuil devait être le premier d'une longue série.

L'hérédité d'Albert de L'Espée était donc à la fois féodale, militaire et industrielle, chargée d'histoire et tournée vers l'avenir. Une autre révolution, celle de l'industrie, allait faire de sa famille maternelle l'une des toutes premières de France, non plus en maniant les armes mais en les fabriquant. Cependant, le père d'Albert, peu formé aux affaires, déclina l'évidence qui s'offrait à lui, celle de pouvoir collaborer à la destinée des forges. Il n'avait pas l'âme d'un industriel. Il laissera sans même vouloir s'y intéresser, la charge de l'entreprise à ses beaux-frères Gargan et à ses cousins Wendel. D'ailleurs, Hayange ne l'inspirait guère. La ville était trop bruyante, l'air n'y était pas bon et la vie au château trop austère à son goût. En attendant le coin de terre idéal, l'hôtel de sa belle-famille, à Metz, convint parfaitement au jeune couple. Fière de sa personnalité, Metz était alors parmi les villes de province, une des villes les plus animées. C'était une ville totalement française, enclose de remparts, avec ses portes fermées chaque soir par sécurité, ses tours et ses fossés remplis d'eau. Les souvenirs de la Révolution et de l'Empire entretenaient parmi la population de Metz un patriotisme de nuance jacobine. La garnison y était importante et la population s'était habituée à la sonnerie du clairon ainsi qu'à la retraite du soir qui ramenait les troupiers à leur chambrée pour l'appel. Un habitant sur cinq était un soldat

et un quart de la surface de la ville était occupé par des bâtiments militaires. La rue des Parmentiers, pôle de la vie politique et mondaine avait un petit air du faubourg Saint-Germain de Paris. Ses hôtels particuliers rassemblaient les propriétaires les plus riches, généralement légitimistes, et les plus vieux noms de la province y cousinaient. Bon nombre de ces familles étaient, à un degré plus ou moins proche, apparentées soit aux L'Espée, soit aux Wendel, soit aux Gargan et toutes vivaient un peu comme on vivait alors à Paris, se donnant l'illusion de rompre avec la monotonie d'une existence provinciale finalement assez terne. Cette bourgeoisie, l'hiver venu, offrait des bals, jouait au whist ou à la bouillotte, s'évadait quelquefois pour une cure dans une station thermale d'Allemagne.

Cependant, les Wendel et les Gargan pratiquaient le mépris du luxe ostentatoire, du futile et du gaspillage. Les Gargan avaient gardé, dans les quartiers anciens de la ville, entre Nexirue et la rue aux Ours, un hôtel²⁸ acquis sous le Consulat, un vieil hôtel, immense, aux allures de château dont l'origine se confond avec le passé de l'antique cité messine.

C'est en cet hôtel, historique et austère, ancienne prison des évêques de Metz d'un côté, ancien jeu de paume de l'autre, que commença l'étonnante destinée du baron Albert de L'Espée.

*

²⁸ L'hôtel de Gargan existe toujours mais il est aujourd'hui transformé en copropriété. Ses parties les plus anciennes remontent au XIII^e siècle. Il avait été racheté par Marie Turlure de Vellecour, baronne de Gargan, remariée au comte de Jaubert, arrière-grand-mère du côté maternel d'Albert de L'Espée.

UNE ENFANCE ENDEUILLÉE

(1852-1861)

En cette fin d'été 1852, le soleil n'embrase plus la sévère façade imposante en triptyque de l'hôtel de Gargan qui s'ouvre en Nexirue. Les cloches de Saint-Étienne, la cathédrale de Metz toute proche, et de l'église Notre-Dame, la paroisse du quartier, ont sonné la troisième heure après midi. La rue étroite a perdu, comme chaque jour à cette heure-là, l'animation coutumière du matin, le rythme du pas cadencé des élèves de l'école voisine d'application d'artillerie. Une tranquillité sereine s'est installée. Pourtant, derrière les lourdes portes cloutées de la paroi crénelée, une agitation heureuse remplit la maison.

Comme à chaque naissance, la famille s'est réunie pour accueillir le nouveau maillon de la chaîne, pourvu qu'il soit un garçon. Dans l'embrasement d'une croisée de l'antichambre, anxieux, Édouard de L'Espée attend, comme tous les pères en semblable circonstance, le cri qui annonce la délivrance de sa jeune épouse. Enfin, Édouard est père d'un fils. L'enfant aurait pu être une fille, peu importe. L'amour qu'il témoigne à sa femme prime devant l'importance du nom à perpétuer. Marie de Gargan a eu une grossesse facile et un accouchement sans problème. Le docteur Mahu, qui est aussi un ami, n'a pas failli à la réputation qui lui est accordée de bonne grâce depuis qu'il s'est vu confier la santé de la famille.

Le nourrisson reçoit l'unique prénom d'Albert²⁹ déclaré par son grand-père Gargan à la mairie de Metz le jour de sa venue au monde, le 17 septembre 1852, ondoyé et baptisé le lendemain, en l'église Notre-Dame. La famille, pour l'occasion, réunit trois Théodore. Théodore de L'Espée, le grand-père venu tout exprès de Froville, Théodore de Gargan, l'autre grand-père qui tient l'enfant sur les fonts baptismaux, et Théodore François de Gargan âgé de 25 ans, fils du précédent, frère de la jeune maman. L'arrière-grand-mère, Mme François de Wendel, née Joséphine de Fischer de Dicourt, est venue en voisine depuis la rue des Parmentiers pour assister au baptême. C'est elle qui, malgré ses 68 ans, continue encore à diriger avec une extrême habileté et une fermeté jamais contestée l'entreprise familiale et son clan. Il y a aussi Casimir de L'Espée, l'ancien député, présent à Metz pour l'étude d'un projet de nouvelle ligne de chemin de fer, le vicomte Albert de Curel³⁰, ami et voisin, qui nourrit déjà en secret quelques sentiments pour Pauline de Wendel, et la comtesse Jean de Martimprey de Romécourt, née Adèle de L'Espée, sœur de l'heureux papa. Une famille unie, la fortune et la puissance, tous les bienfaits du monde semblent avoir garni le berceau du jeune Albert de L'Espée.

Quelques semaines plus tard, le président de la République, qui, en 1848, avait juré devant Dieu et le peuple de France fidélité à la République démocratique, est plébiscité et proclamé Empereur des Français sous le nom de Napoléon III. La famille tout entière montre à l'égard du souverain des sentiments très mitigés, hostiles parfois, car elle a gardé le souvenir du premier Napoléon. En outre, l'attachement sans réserve du clan, derrière Charles de

²⁹ Première singularité d'Albert de L'Espée, à une époque où il n'était pas rare de recevoir à la naissance quatre ou cinq prénoms.

³⁰ Albert de Curel, épousera en 1853 Pauline de Wendel, fille de Victor-François de Wendel. De ce mariage naîtront quatre enfants dont François de Curel (1854-1928), membre de l'Académie française.

Wendel, à la dynastie légitime des Bourbon n'est un secret pour personne. Cette fidélité à la branche aînée de la famille royale avait déjà pris, sous Louis-Philippe, une forme d'opposition. Mais aujourd'hui, s'opposer à Napoléon III, c'est risquer de mettre en péril la prospérité de la Maison au profit des Schneider qui ne manquent pas de courtiser l'Empereur. Et au Creusot, Eugène Schneider³¹, apprécié pour son libéralisme modéré, a su s'attirer l'amitié du duc de Morny dont l'influence auprès de l'Empereur son demi-frère lui a valu d'obtenir la vice-présidence du Corps législatif.

Édouard de L'Espée est bien loin du sort de la France et de la concurrence de la famille Schneider. Napoléon, pense-t-il, est assurément le moindre mal pour le pays qui a connu, depuis 1814, sept coups d'État, révolutions ou changements de régime ! Pourtant, mais nul ne peut alors s'en douter, la Lorraine et la France ne vont plus connaître que dix-huit années de répit avant une nouvelle offensive de l'Est, la chute tragique du nouveau pouvoir et la guerre civile sur laquelle se bâtira la 3^e République. La principale préoccupation d'Édouard de L'Espée va au domaine qui vient de lui échapper près de la frontière luxembourgeoise, un domaine où il pourrait installer une famille qu'il espère nombreuse. La baronne de Mandell, héritière du comte Batowski, vient en effet de céder à un certain Cuvelier, marchand de Thionville, l'ancienne seigneurie de Preisch, hameau riant situé sur la commune de Basse-Rentgen, à dix-huit kilomètres de Thionville, à cinquante kilomètres au nord de Metz. Édouard de L'Espée ne veut pas laisser passer la vente de cette propriété sans essayer de convaincre le nouveau propriétaire de la lui laisser. Persuader Cuvelier qui est un homme d'argent n'est pas une entreprise très difficile. Édouard fait une offre supérieure de vingt mille francs

³¹ Eugène Schneider (1805-1875). Il acheta le Creusot en 1836. Il fut Premier Maître de forges de la célèbre dynastie rivale des Wendel.

au prix d'achat pour en finir avec la transaction qui a lieu le 15 novembre 1852. Cuvelier, en cinq semaines seulement, a gagné ce que lui rapporte plus d'une année de négoce...

Le baron et la baronne de L'Espée attendent les premiers beaux jours d'avril pour s'installer à Preisch avec le petit Albert. Le domaine a belle allure, son ancienneté est immémoriale. La construction du château remonte au XVII^e siècle, laissant dans le parc les vestiges de l'antique forteresse rasée sur les ordres du roi de France en 1678, entourée de larges fossés remplis d'eau. Les dépendances sont vastes, et la chapelle, dédiée à saint Jean-Baptiste, imposante. Une partie de la voie romaine établie entre Metz et Trèves peut encore être aperçue dans le parc anglais dessiné en 1812 par un précédent châtelain. Riche de tous ces éléments et avec de l'imagination, Édouard de L'Espée s'active pour que Preisch devienne l'une des plus jolies propriétés de Moselle. La restauration du château et des murs du parc est aussitôt engagée, ce qui révèle chez Édouard un trait de caractère qui se retrouvera chez son fils Albert : Édouard est un constructeur et un innovateur. C'est en tout premier lieu la création d'un jardin potager, d'un fruitier modèle et l'élaboration d'un système d'irrigation qui accapare le temps du nouveau seigneur, laissant à son épouse, enceinte de quatre mois, les détails des aménagements intérieurs.

Dès les premières gelées, de celles qui, aux premiers jours du mois d'octobre, annoncent l'arrivée du rude hiver lorrain, les L'Espée regagnent l'hôtel de Metz où habitent les jeunes oncles d'Albert, Paul et Charles de Gargan. Le ventre de Marie, à peine dissimulé sous les étoffes de ses robes, laisse présager la venue prochaine d'un nouvel enfant, tandis qu'Albert entame sa deuxième année. C'est un garçon précoce. Il parle déjà, s'intéresse à tout ce qu'il voit et tout laisse croire qu'il ne va pas tarder à marcher. Sa nourrice, une brave vosgienne robuste, gaie et enjouée de Bainville-au-Miroir, apporte à Albert l'amour maternel que sa mère ne peut plus lui dispenser. L'accouchement de Marie est

prévu pour la fin du mois de novembre 1853. Dans son état, les déplacements lui sont fortement déconseillés par le docteur Mahu. Une dépêche en provenance d'Hayange va cependant la conduire une dernière fois auprès de son père, le 6 novembre 1853. Théodore de Gargan, épuisé par la vie, jamais vraiment rétabli de la mort de sa femme survenue deux ans plus tôt, est parti pour l'éternité pendant son sommeil. L'émotion, à Hayange, est grande, et la solennité de ses obsèques plus encore.

Alice de L'Espée, petite sœur d'Albert, naît quelques jours plus tard³² dans le même château d'Hayange encore crêpé de noir. Elle a pour parrain son oncle, le jeune Auguste de Gargan³³, issu de l'école militaire de Saint-Cyr, sous-lieutenant au 7^e régiment de Lanciers. Deux jours après la venue au monde d'Alice, Auguste de Gargan se rend à Metz pour rejoindre sa garnison. Sur le chemin, près du petit village d'Hagondange, personne n'a jamais su la raison pour laquelle la monture du jeune officier s'est emballée. Auguste de Gargan, projeté à terre, est tué sur le coup. Hayange reprend le deuil. Après l'inhumation dans le caveau des Wendel, la baronne de L'Espée ordonne que l'on dresse, à l'endroit où son frère a trouvé la mort, un monument commémoratif de l'événement fatal.

Hayange sent la mort. En moins de trois ans, Auguste de Gargan est le quatrième de la famille qui disparaît brutalement. Laisant à Mme de Wendel la volonté de maintenir malgré tout l'entreprise, le baron et la baronne de L'Espée décident de rejoindre leur château de Preisch avec leurs deux enfants. L'atmosphère, là-bas, y est moins pesante. Édouard de L'Espée, qui continue à consacrer son temps à l'aménagement de ses jardins, voit ses enfants grandir, préservés de la terrible épidémie de choléra

³² Alice de L'Espée est née le 24 novembre 1854.

³³ Auguste-François, baron de Gargan (1829-1853).

qui sévit dans tout le diocèse de Metz. En 1854, sa femme lui annonce qu'elle est à nouveau enceinte. Un troisième enfant va venir agrandir la famille. Au début de 1855, la grossesse de Marie impose aux L'Espée de quitter la campagne et de repartir pour Metz afin que le bon docteur Mahu puisse suivre, dans les meilleures conditions possibles, l'état de la future maman. L'hôtel de Wendel, plus confortable et plus lumineux, est cette fois préféré à l'hôtel de Gargan.

L'horizon familial semble s'éclaircir : l'essor de la production des usines Wendel progresse de manière considérable, les effectifs s'en trouvent tout autant accrus, et les rendements meilleurs. L'arrivée du chemin de fer permet de mieux s'échapper vers Paris où Charles de Wendel, élu à l'Assemblée nationale, fait de fréquents séjours. Tout laisse croire que l'avenir sera désormais paisible. Le foyer des L'Espée est heureux. Chacun attend avec impatience l'arrivée du troisième enfant pour retrouver la quiétude de Preisch, ses beaux arbres, son air pur si profitable à la santé des nourrissons. Mais comme un mauvais sort implacable, le destin a décidé d'éprouver plus encore la famille. Édouard de L'Espée, excellent écuyer s'il en est, tombe de sa monture la tête la première sur le pavé sans que son cheval ne se soit emballé. Cette chute laisse le baron sans conscience mais vivant. Transporté au proche domicile de Mme de Wendel, rue des Parmentiers, Édouard de L'Espée sombre dans un profond sommeil dont il ne devra jamais revenir. Le 13 juillet 1855, en fin de matinée, le père d'Albert de L'Espée s'éteint sans souffrance à l'âge de 35 ans. Ce nouveau décès, attendu par les médecins impuissants, n'est pas annoncé tout de suite à Marie de Gargan, qui laisse apparaître quelques signes inquiétants de faiblesse consécutifs à l'attente interminable de l'agonie de son mari et à ses huit mois de grossesse. Elle enfante prématurément de quelques semaines, le 15 juillet 1855, en apprenant de la bouche du docteur Mahu que celui qu'elle aime si tendrement venait de la quitter deux

jours plus tôt. Au nouveau-né, un garçon, elle donne le prénom du mort comme pour conjurer la fatalité. Néanmoins, le mauvais sort a vaincu. Les années qui suivent verront évoluer et grandir le jeune Albert dans la tristesse malade d'une veuve inconsolable drapée dans la douleur et dont la santé mentale, altérée par tant de deuils, ne retrouvera jamais son équilibre. La disparition d'Édouard, enterré dans le caveau des Wendel, l'austérité de Marie renforcée par son costume – le noir absolu l'habillera jusqu'à sa mort –, et la piété dévote du cénacle familial, marqueront considérablement l'enfance du jeune Albert de L'Espée.

Devenue, contre son gré, habituée des rites funéraires, la baronne de L'Espée, en exagérant la rigidité naturelle qui lui vient de sa famille, trouve l'occasion de satisfaire son goût d'austérité en s'abandonnant à la religion. S'il n'y avait pas ses trois enfants qui sont le sang de son mari, Mme de L'Espée se serait repliée dans la solitude contemplative d'un carmel. Renonçant à la vie religieuse avec regret, la prière et un dévouement sans relâche à l'église occuperont tout son temps. Le bien qu'elle fait en dons de toutes sortes, facilité par la fortune dont elle dispose, est important et généreux. Mais la joie l'a quittée pour de bon. Elle vit désormais avec ses morts et parle à ses fantômes. À 27 ans, Marie pourrait songer à se remarier : il n'en sera jamais question, l'idée seule serait une trahison au défunt dans le souvenir duquel elle reste confinée. Théodore de L'Espée, qui constate que sa belle-fille ne peut assumer seule l'éducation de ses petits-enfants propose en douceur de devenir leur tuteur. Il fera souvent le voyage long et pénible de Froville à Metz pour suivre l'instruction d'Albert, Alice et Édouard.

Incapable dorénavant de s'imaginer seule à Preisch, la baronne de L'Espée décide de ne plus y revenir et cède le domaine à son frère, le baron Charles de Gargan³⁴, qui reçoit pour consigne de

³⁴ Charles de Gargan (1831-1920). Après des études de droit à Paris, il collabora aux forges

poursuivre les travaux entrepris par Édouard de L'Espée. Marie s'installe dans l'hôtel familial de Metz qui perd son animation coutumière : toutes festivités, toutes réjouissances, y sont dès lors interdites. Elle réprouve dans la colère ou dans la dureté de l'expression d'un visage vieilli avant l'âge toute manifestation de joie et impose autour d'elle la mortification. Édouard, son fils né posthume, est le seul de ses trois enfants à pouvoir bénéficier de quelques marques d'affection dispensées avec une grande parcimonie, laissant les deux premiers, Albert et Alice, aux soins attentifs de leurs nourrices respectives.

À ces trois enfants, la famille donne de nombreux cousins. De l'union de Pauline de Wendel avec le vicomte de Curel est né en 1854 François de Curel, qui deviendra auteur de pièces de théâtre et futur académicien. Charles de Wendel a, de Marthe de Pechepeyrou-Comminges de Guitaut, deux garçons³⁵ et une fille qui deviendra la marquise de Montaignu³⁶. L'oncle d'Albert, le baron Charles de Gargan, nouveau châtelain de Preisch, est le seul de son nom à s'assurer d'une descendance très nombreuse. Son épouse, Émilie Pescatore, issue d'une famille de banquiers luxembourgeois formidablement riche lui donne dix enfants³⁷. Du côté des L'Espée, le cousin Henry perpétue lui aussi le nom avec deux garçons et deux filles³⁸. Mais tous ces enfants sont

³⁴ (*Suite*) d'Hayange. Conseiller général de la Moselle, marié à Émilie Pescatore (1840-1913) dont il aura dix enfants.

³⁵ Ces deux garçons sont Henri de Wendel (1844-1906) et Robert de Wendel (1847-1903).

³⁶ Caroline de Wendel (1851-1939) mariée avec postérité à Pierre Augustin, marquis de Montaignu (1844-1927), sénateur de la Loire-Atlantique, vice-président du Conseil général de la Loire-Atlantique, propriétaire du magnifique château de La Bretesche en Missillac (44).

³⁷ Malgré cette importante descendance, la famille de Gargan s'éteindra en 1973 avec son dernier représentant mâle, le baron Charles de Gargan né en 1880.

³⁸ Jean-François de L'Espée (1857-1942) ; Louis de L'Espée (1858-1953) ; Marie Amélie de L'Espée (1866-1884) et Françoise de L'Espée (1869-1958) mariée au comte Henri des Michels.

bien plus jeunes ou plus âgés qu'Albert et vivent à Hayange ou à Paris. Alice est élevée comme une fille, c'est-à-dire qu'Albert ne s'intéresse pas à sa sœur. Édouard, le petit frère, reste couvé par l'affection abusive et dissimulée de la mère qui en a involontairement fait le préféré des trois. Albert de L'Espée grandit donc dans la solitude anormale d'un enfant de son âge, ne partageant ses jeux qu'avec lui-même.

Lorsqu'Albert est en âge de comprendre et d'analyser ce qui forme son univers, il s'aperçoit soudain que son monde s'étend bien au-delà des épaisses murailles de la maison familiale et que les domestiques, pourtant nombreux en Nexirue, ne sont rien comparés à la population grouillante qui sert les intérêts de sa famille aux forges, aux mines, aux bois. Hayange, Knutange, Moyeuve, Florange, Marpish, toutes ces petites villes naissantes où le «W» des Wendel est partout, et qui rassemblent des masses humaines enlevées à la vie des champs, regroupées dans des cités modèles comme il n'en existe encore nulle part ailleurs. Charles de Wendel a compris que pour fidéliser la main-d'œuvre, il fallait lui procurer une raison de vouloir rester. Albert découvre l'alignement des maisons toutes semblables, toutes « *grandes comme la conciergerie du château* », chacune avec « *un petit jardin où il n'y a pas de chevaux* ». Il aperçoit des enfants de son âge, ternes, tenant par la main leur maman qui passe devant les grilles de la cour, le visage bas, presque confuse. Très jeune, Albert prend conscience qu'il n'appartient pas à ce monde, que sa condition est supérieure, que les grilles du parc, les habits qu'il porte, les voitures qui le promènent, le séparent de ces enfants avec lesquels il aurait pourtant aimé échanger quelques mots, quelques jeux. Non, Albert ne peut pas combler sa solitude à Hayange. Les rues, les usines, les communs, et tout ce qui n'est pas dans le périmètre immédiat et doré du château lui est interdit.

Il y a, à Metz, une personne qui l'impressionne fort. Une dame toujours vêtue de noir et aux cheveux très blancs coiffés

en boucles comme c'était la mode sous le premier Empire. Une vieille dame dont l'air sévère n'est qu'une apparence, car sous le masque parcheminé de son beau visage se dissimule une bonté naturelle jamais démentie malgré les épreuves de la vie. Cette dame au grand air, c'est l'arrière-grand-mère d'Albert, Joséphine de Fischer de Dicourt, « *Madame François* » comme tout Hayange avait pris l'habitude de la nommer, respectueusement. En 1859, elle fête son soixante-quinzième anniversaire. En dépit de son âge, elle est restée très attentive au progrès de ses établissements et n'hésite pas un seul instant à faire le trajet jusqu'à ses forges pour intervenir dans une décision importante. Elle suit aussi de très près et s'inquiète de la rivalité sournoise qui existe, sans que personne n'ose l'avouer, entre son fils Charles de Wendel et l'aîné de ses petit-fils Théodore II de Gargan, qui pense naturellement avoir autant de droits que son oncle dans l'entreprise. Albert aime cette arrière-grand-mère forte qui l'intimide. Elle le lui rend d'ailleurs bien, comme elle sait aussi témoigner de son amour à toute sa grande famille.

Albert aime son arrière-grand-mère Wendel tout autant que son grand-père L'Espée qui vit en son château de Froville, au sud de Nancy, et qui vient fréquemment à Metz s'enquérir de la santé de ses petits-enfants. Le décès brutal du père d'Albert n'a pas séparé Marie de Gargan de sa belle-famille. Elle a même conservé pour Théodore de L'Espée, tuteur de ses enfants, une affection qu'elle ne manifeste pas ou peu pour sa propre famille. Mais les déplacements à Froville sont rares : la route est longue et difficile. La construction d'une ligne de chemin de fer viendra cependant très vite adoucir l'épreuve du voyage. Albert découvre Froville à la belle saison, en 1858. Il a tout juste 6 ans. Le château est alors une demeure imposante, inconfortable et humide mais sa disposition logique et sa décoration, quoique un peu austère, du meilleur goût. Sa cour s'ouvre sur le village, dominé

par le clocher roman du petit prieuré clunisien³⁹. Tout autour, ce ne sont que champs, prairies, labours et vergers, décor encore inchangé de nos jours. Cet environnement bucolique étonne d'abord, séduit ensuite le jeune garçon habitué au confort des châteaux Wendel, aux rues passantes de Metz et aux cheminées fumantes d'Hayange. Froville, c'est la liberté d'aller jusqu'aux écuries, si proches que l'odeur des chevaux envahit parfois les salons, c'est franchir le portail du parc et la possibilité de s'aventurer jusqu'à la première ferme des Cuny, ou jusqu'à l'église toute proche, accompagné du vieux valet Kayser. Froville, c'est une vie simple, saine, presque une vie de paysan. Froville, c'est toujours un monde d'adultes, mais Albert se fait une raison. Son jeune frère Édouard est trop jeune pour le suivre jusqu'à l'ancienne tour crénelée du fond du parc, transformée en colombier et dont l'ancien chemin de ronde forme un merveilleux balcon sur le pays tout entier. Alice, qui va sur ses 5 ans, n'a le droit qu'aux salons, aux longs corridors qui mènent aux cuisines où se préparent les merveilleuses confitures de mirabelles. Elle s'intéresse aussi au grand piano d'acajou blond, abandonné dans un coin sombre de la bibliothèque et sur lequel elle frappe en sons dissonants. Albert n'a qu'une seule compagnie, celle de son grand-père qui lui raconte l'histoire de la Lorraine blessée par les reîtres du sinistre duc de Bouillon, et son histoire aussi en saluant les portraits emperruqués et graves suspendus comme des reliques aux parois de l'escalier droit qui monte aux étages. Ce grand-père original qui minute le temps que ses hôtes mettent pour aller faire leur visite aux cabinets, situés en dehors du château et qui, pour

³⁹ La fondation du prieuré de Froville est due à Odouin, seigneur du lieu en 1091. Pour se repentir de ses fautes, il en fit don à l'abbaye de Cluny. À l'exception de l'église qui devint propriété communale, le cloître et les annexes du prieuré furent vendus comme bien national au moment de la Révolution. L'ensemble des constructions présente aujourd'hui encore un intérêt exceptionnel, malgré la disparition d'une galerie du cloître, vendue en 1926 par le général de L'Espée, alors propriétaire, au Cloisters Museum de New York.

s’y rendre, doivent passer sous ses fenêtres ! Ce bon Théodore apprend aussi à son petit-fils la façon de taquiner le poisson dans l’étang tout proche et lui donne le goût de la bonne cuisine. Le grand-père d’Albert est un gros mangeur surveillant de près la préparation des mets qui mijotent longtemps et qui répandent leurs bonnes odeurs dans toute la maison. Le séjour à Froville permet également à Albert de se rendre chez son grand-oncle Casimir de L’Espée. L’ancien député de la Meurthe vit à quelques lieues de là, sur une hauteur de Tonnoy, au petit château de Sandronviller⁴⁰. Il a délaissé son hôtel de la rue des Quatre-Églises de Nancy depuis la mort de son épouse Aglaé Monnier, survenue deux mois plus tôt. L’aisance dont dispose alors Casimir lui a permis de doter Sandronviller des aménagements les plus modernes en matière de confort. Le parc aux buis taillés redessiné à grands frais possède une vaste terrasse sur la Moselle. De là un panorama unique sur le Saintois, la terre qui avait vu naître les ancêtres d’Albert, s’offre aux yeux du bambin.

Vraiment, Albert se sent bien mieux à la campagne. Seule la cloche qui annonce des repas trop longs depuis qu’il est admis à la table des adultes le ramène à l’atmosphère proche des dîners d’Hayange ou de Metz. Car le châtelain de Froville reçoit beaucoup et souvent. Enfermé lui aussi dans la solitude depuis la mort de sa femme et de son fils, il ouvre sa porte et sa table aux gens du village, aux fermiers avec lesquels il entretient les meilleures relations du monde, au maire, avec lequel il partage la même ironie quand il s’agit d’évoquer la Cour de Napoléon III. Finalement, la révolution de 1789 n’a pas réussi à ébranler les liens ancestraux qui unissent les L’Espée à leurs paysans. Théodore de L’Espée comble son exil par la visite d’amis, hélas moins

⁴⁰ Ce château fut entièrement détruit par erreur lors de bombardements alliés pendant la dernière Guerre mondiale. Le parc, bien qu’en friche, peut encore donner une idée de la splendeur passée de Sandronviller.

débonnaires, qui devisent dans un langage encore incompréhensible aux jeunes oreilles d'Albert, de politique, des répercussions qu'aurait pu avoir l'attentat manqué du mois de janvier contre Napoléon et Eugénie et du bon choix de Nancy comme l'un des cinq grands commandements militaires du pays. Le comte de Ravinel vient en voisin, mais interpelle Théodore de L'Espée par un « mon cousin » amical. Les deux familles s'étaient alliées en 1694⁴¹. Le comte de Mitry passe quelquefois plusieurs jours à Froville malgré la proximité de sa résidence. Mais pour franchir la Moselle de l'autre côté de laquelle Le Mesnil-Mitry se cache, il faut rejoindre Charmes, puis Bayon, une expédition ! Georges de Mitry, petit-fils du comte, épousera en 1883 la cousine germaine d'Albert, Thérèse de Gargan, fille de Charles et d'Émilie Pescatore. Froville s'ouvre aussi aux Bouvier, des amis de Bayon préoccupés par la reconstruction de leur ancienne demeure et le général de Martimprey, parent du mari d'Adèle de L'Espée, seule enfant survivant de Théodore. Le château de Froville revêt un aspect plus solennel encore lorsque le prince de Beauveau-Craon est annoncé. Bien que le prince soit un vieil ami de Théodore de L'Espée, son rang et son train de vie fastueux provoquent chez le grand-père d'Albert une agitation de tous les diables : Froville doit être digne d'un des plus vieux noms de France. Les pelouses sont impeccablement nettoyées, les haies coupées au cordeau, tout doit reluire, tout doit resplendir. Lorsque plus tard, Albert sera reçu dans le magnifique château des Beauvau à Haroué, il se souviendra et comprendra alors les fantaisies capricieuses de son grand-père.

L'été à Froville, en cette année 1860, est marqué par une découverte majeure qui aura pour conséquence, plus tard, de

⁴¹ Anne-Françoise de L'Espée, mariée en 1694 à Rémy de Ravinel, conseiller d'État du duc de Lorraine, seigneur de Domjulien et Gérauvillers.

provoquer les bien folles dépenses d'Albert. L'abbé Scadot au fort accent lorrain, curé du village depuis trois ans⁴², profite de ces longues journées qu'offre la saison pour s'adonner à sa passion, la musique, qu'il interprète en virtuose sur l'unique clavier de son harmonium poussif. La vieille nef romane de l'église semble vibrer sous les doigts de l'ecclésiastique, ce qui suscite soudain chez Albert un intérêt brutal, une fascination mystique, fascination qui se confirmera très vite pour atteindre dans les années qui suivront, la démesure. Le séjour de Froville, ce Froville qu'Albert aime tant, sera également et surtout le mauvais coup de froid qui le surprendra et qui se transformera, sous la forme d'une bronchite chronique, en un mal déterminant pour le reste de son existence. Ni le retour à Metz, ni les soins prodigués par le docteur Mahu, ni même l'effet d'un premier hiver passé à Beaulieu sur la recommandation expresse du médecin de famille, ne suffiront à enrayer la maladie avec laquelle Albert devra vivre dorénavant.

En quittant si brusquement Froville, Albert ne se doute pas un instant que les doux moments qu'il vient de passer avec son grand-père sont les derniers. L'été suivant, la mère d'Albert a en effet décidé de se rendre à Hayange. En tant qu'héritière d'une bonne part de la Maison de Wendel, la baronne de L'Espée doit assister à un conseil de famille réuni pour définir la stratégie à adopter pour faire face aux conséquences du traité que Napoléon III a signé avec l'Angleterre. Pour améliorer la condition de vie des Français, Louis-Napoléon rêve du libre-échange et veut provoquer une baisse des prix en limitant les droits de douane à trente pour cent. Les résultats de ce traité soudain, considéré à tort par les protectionnistes d'être le « *tombeau des forges nationales* » sont

⁴² François Scadot est resté curé de Froville jusqu'à sa mort survenue en 1883. Il a été inhumé dans le cimetière de Froville, près des monuments de la famille de L'Espée.

très vite ressentis : les petites forges ferment leurs portes. Mais pour les Schneider et les Wendel, mieux outillés, la production totale de fonte augmente. Car si les produits métallurgiques de la perfide Albion pénètrent sur le sol de France à tarif réduit, les taxes à l'exportation ont elles aussi considérablement diminué ! Charles de Wendel, dont les établissements sont situés près des frontières, profite autant qu'il le peut de cette nouvelle facilité. La ruine n'est pas encore pour maintenant... La famille projette même d'agrandir encore les installations. En 1861 donc, Albert retrouve sans gaieté Hayange et les eaux troubles de la Fensch, le ruisseau pollué par le lavage de la mine, rempli de rouille de fer, asphyxiant les rares poissons qui survivent encore. Alice, la petite sœur âgée de 8 ans, s'occupe d'Édouard qui en a tout juste 6. Alice et Édouard sont toujours ensemble, partagent les mêmes jeux, les mêmes espiègeries. Albert connaît maintenant tous les secrets de la forge, toutes les étapes de la fabrication de la fonte, s'apitoie devant le labeur des ouvriers en tabliers de cuir, qui ruissellent de sueur devant les fours, qui risquent l'accident près des laminoirs. Quel rude univers comparé à la vie champêtre de Froville ! Froville duquel parvient une dépêche urgente : Théodore de L'Espée vient de s'éteindre à Contrexéville, à l'âge de 78 ans, alors qu'il suivait une cure pour apaiser les douleurs que lui causaient d'insupportables crises de goutte. Le retour à Froville, où le corps de Théodore doit reposer pour l'éternité, est donc forcé par le destin. L'inhumation a lieu le 23 août 1861 dans le caveau dont Théodore avait lui-même dessiné les plans afin que la comtesse de Pardieu sa femme, et trois de ses filles, parties il y a si longtemps déjà, reposent ensemble auprès de lui. La douleur d'Albert est immense. Il saisit que le départ de son grand-père adoré met un terme à ces séjours enchanteurs auprès du vieil homme qu'il a trop peu connu. Plus rien désormais n'obligera sa mère à faire le voyage. D'ailleurs, Froville revient au fils de Casimir de L'Espée, Henry, l'ingénieur des mines, marié depuis

peu à Thérèse Dursus de Courcy⁴³ sous l'impulsion de laquelle le château et l'église ne vont pas tarder à connaître de profondes et contestables transformations. Albert comprend aussi qu'une époque de sa vie s'efface, que l'enfance se termine comme elle a commencé, dans le deuil, dans la douleur. Son frère, sa sœur, et lui même, sont désormais placés sous la tutelle de Casimir de L'Espée, le grand-oncle de Sandronviller. Bientôt, Albert va fêter ses 10 ans. Il devient un garçon.

*

⁴³ Thérèse Dursus de Courcy, baronne de L'Espée (1835-1919), petite-fille de Pierre. 1^{er} comte Daru (1767-1829), comte d'Empire, Pair de France, ministre d'État chargé de l'Administration de la guerre en 1815, admis à l'Académie française en 1806.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	5
Tableau de famille (1595-1852)	7
Une enfance endeuillée (1852-1861)	21
L'adolescent maussade (1862-1870)	37
Un exil bienvenu (1870-1882)	55
Une certaine idée du mariage (1882-1890)	75
De bien curieuses habitudes	101
L'amant bâtisseur (1891-1894)	113
Le seigneur d'Ilbarritz (1894-1897)	137
Vaincre l'ennui (1898-1909)	157
Les dernières années (1910-1918)	179
Après la mort (1918-1926)	201
Annexes	209
<i>Annexe 1 : Le domaine d'Ilbarritz</i>	209
<i>Un château pas comme les autres</i>	211
(L'escalier monumental - La salle de l'orgue, une nef dédiée à Wagner - L'orgue, joyau de l'écrin - Le Belvédère)	
<i>Dans la lande, des folies raisonnées</i>	225
(La vacherie - Les cuisines de l'est - La salle à manger surélevée - Le pavillon des chiens - Le pont romain - La grotte -	

Les cuisines de l'ouest - L'usine électrique et l'étang -
La tour hexagonale - Le pavillon maritime - Le « Moyen Âge » -
La maisonnette double - La villa des Sables)

<i>Annexe 2 : Généalogies</i>	239
<i>Généalogie simplifiée de la famille de L'Espée</i> <i>sous l'Ancien Régime</i>	240
– Branche A - Descendance de Joseph de l'Espée	242
– Branche B - Descendance de Théodore de l'Espée	243
– Branche C - Descendance de Casimir de l'Espée	244
<i>Généalogie simplifiée de la famille de Gargan</i>	245
– Généalogie simplifiée de la famille de Wendel	246
<i>Annexe 3 : Ce que sont devenues les principales propriétés du baron Albert de L'Espée</i>	249
Bibliographie sommaire	253